SUOMALAISEN TIEDEAKATEMIAN TOIMITUKSIA. SARJA B. NID. VIII. N:o 3.
ANNALES ACADEMIÆ SCIENTIARUM FENNICÆ. SER. B. TOM. VIII. N:o 3.

SIX LETTRES INÉDITES

DE

GUSTAF MAURITZ ARMFELT

A

FRANCIS D'IVERNOIS

PUBLIÉES PAR

Otto KARMIN et Henry BIAUDET

GENÈVE
IMPRIMERIE E. CHAULMONTET
12, rue des Rois
—
1912

Les lettres que nous publions ci-après proviennent des papiers de Sir Francis d'Ivernois, donnés par son fils, Auguste d'Ivernois, à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, le 7 octobre 1881.

D'après les conditions de ce don, la caisse renfermant les papiers ne devait être ouverte qu'après la fin du XIXe siècle, et son contenu ne doit être communiqué qu'à des citoyens genevois.

Le Genevois François d'Ivernois, frère cadet de Charles-Philippe d'Ivernois, général prussien, est né à Genève en 1757. Jeune encore, il devint avocat et — se mêlant aux luttes politiques de sa patrie — un des chefs du parti des *représentants*, soit du parti bourgeois. Le parti des *négatifs*, soit le parti aristocratique, l'ayant emporté grâce à l'appui des puissances voisines, inspirées par Vergennes, d'Ivernois, récemment élu membre du Conseil des Deux-Cents, fut condamné à l'exil, le 21 novembre 1782, et quitta sa patrie. Il n'y retourna que lorsque, sous l'influence des idées révolutionnaires venant de France, les bannis furent rappelés, et reprit sa place au Conseil le 1er octobre 1792. Quelques semaines après, il fut un des négociateurs de la convention du 2 novembre, conclue entre Genève et la France, celle-ci représentée par le général Montesquiou, auquel ce traité valut la perte de son commandement et la mise en accusation.

D'Ivernois lui-même dut bientôt s'exiler de nouveau, chassé par le triomphe du parti populaire. Il se rendit en Suisse, puis en Angleterre, où il avait déjà séjourné pendant son premier exil. Là, il entra en relations avec l'élite de la société anglaise, surtout avec le monde ministériel, qui l'encouragea à écrire contre la France et les gouvernements qui s'y succédaient. En même temps d'Ivernois,

entré en relations avec le duc d'Orléans par l'entremise de Montesquiou, travaillait à faire rendre à l'héritier de Philippe-Egalité les millions que son père avait cachés en Angleterre[1].

En 1798, lors de l'annexion de Genève à la France, d'Ivernois fut privé du droit de devenir citoyen français. Le gouvernement anglais, après lui avoir déjà accordé une pension, lui conféra le titre de chevalier.

Après avoir été un agent actif de la contre-révolution, d'Ivernois devint peu à peu un des centres du mouvement anti-bonapartiste en Europe, et beaucoup d'affaires importantes passaient par son entremise, ainsi la correspondance secrète du baron de Jacoby avec le gouvernement anglais, à l'époque de l'« entrevue d'Erfurt ».

Beaucoup de personnes qui ont joué un rôle dans la lutte contre la France et contre Bonaparte, sont représentés par des lettres dans les papiers de d'Ivernois[2] qui, de son côté, envoyé officieux de l'Angleterre, voyageait beaucoup, et vint même en Russie, en 1812.

Lors de la « restauration » de la République de Genève en 1814, il revint dans sa patrie, entra au pouvoir exécutif, fut envoyé à Londres, puis au Congrès de Vienne, pour y faire valoir les revendications genevoises.

En 1816, il fut un des commissaires qui prit possession du district cédé par le roi de Sardaigne à la République de Genève.

Conseiller d'Etat de Genève jusqu'en 1824, il y conserva son siège au *Conseil représentatif* où il s'occupait beaucoup de réformes administratives.

Vers la fin de sa vie, la question populationniste préoccupait d'Ivernois. Disciple de Malthus, qu'il avait connu personnellement, il écrivit pour défendre sa doctrine.

Il mourut le 16 mars 1842.

---

[1] Cf. Otto Karmin. A la recherche de la fortune du duc d'Orléans. *Revue historique de la Révolution française et de l'Empire*. Oct. 1912.

[2] M. Otto Karmin en publie celles à intérêt général dans la *Revue historique de la Révolution française et de l'Empire* de Paris (directeur M. Charles Vellay).

I

En janvier 1805, le baron Armfelt, alors ambassadeur à Vienne, était rappelé par le gouvernement suédois. Sa politique avait déplu à Stockholm, moins au roi Gustaf IV Adolphe qu'à certains personnages du gouvernement qui surent également empêcher qu'Armfelt soit nommé — comme il l'espérait lui-même — gouverneur général de la Finlande. Tout ce qu'il reçut fut sa nomination comme chef de l'artillerie volante à Stralsund, alors le centre de résistance des Suédois contre les Français, envahisseurs de la Poméranie.

Stationné à Stralsund, Armfelt ne cesse pas de s'occuper des questions politiques; il est alors, à en croire son biographe Tegnér[1], en relations épistolaires suivies avec différents personnages diplomatiques. La lettre suivante date de cette époque.

Stralsund, ce 12 Juillet 1806.

Monsieur,

La position difficile des affaires en Angleterre explique assez le retard de la réponse à Votre lettre à Londres, comme Vous m'avez marqué dans celle que Vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 16 Juin dernier. Le silence qu'on garde vis-à-vis de Monsieur Pierrepont[2] semble annoncer que la disposition qu'on pourrait prendre pour la paix éloigne l'idée de ces établissements et annulle presque l'espoir de la seule ressource qu'ait encore l'Angleterre pour se retrancher contre cet assemblage de nations que Bonaparte réunit contr'elle. Si cependant les suppositions, que les apparences autorisent à faire ne se vérifiaient point et que, la guerre étant continuée avec vigueur, on songeât à ce moyen essentiel de l'entretenir, je serais enchanté d'être la voie de concilier les choses avec un avantage réciproque pour les deux nations, et je me rendrais avec le plus grand plaisir en Angleterre; mais il est à propos de faire sentir que je ne voudrais pas être l'auteur direct de ma nomination, et qu'il faudrait qu'on eut l'air de me demander pour mener

[1] Cf. Elof Tegnér, *Gustaf Mauritz Armfelt,* 2[e] éd., Stockholm, 1883-1894, t. III, p. 51.

[2] Il s'agit propablement de Sir Henry Pierrepont, ambassadeur d'Angleterre en Suède.

à bout cette négociation importante, idée à laquelle on n'est pas entièrement étranger.

Nous sommes assez convenus de l'utilité de nos démarches et des détails qui les concernent, pour que je revienne là-dessus; il faut avant de nous étendre d'avantage sur ce sujet entrevoir une possibilité de réussite dans notre proposition, qui tient absolument à l'indépendance d'une partie de l'Europe, dont le sort est sur le point d'être décidé sous peu. J'aurai alors recours, si Vous me le permettez, Monsieur, à Vos lumières, dont on ne saurait assez apprécier la valeur et la précision rare dans ces sortes d'affaires, e il ne pourra pas Vous être indifférent de savoir que deux nations Vous devront l'hommage de leur reconnaissance pour un traité, qui en cimentant leur union sera, par sa nature, une nouvelle base de grandeur et de richesse, pour celle surtout que la nature a le moins dosé de ses faveurs.

Je parcourrai à la première occasion le livre que Vous avez la bonté de me recommander. En prouvant une proposition contraire à celle qu'a enoncée l'immortel Adam Smith, Brougham [1] mérite la plus grande attention, car il a à combattre, avant de pouvoir asseoir son système, cette opinion généralement avantageuse, établie par les grandes vérités que Smith parait avoir approfondies dans l'économie politique.

Je suis fâché que Vous ayez vu Stockholm dans une saison qui lui est peu favorable, et la Suède en général ne remplit pas encore l'attente du voyageur par le retard que le climat cause aux productions du sol.

Nous sommes encore ici en parfait *statu quo*; la réponse cependant que rapportera Krusemark [2] de Petersbourg produira un changement, au moins d'après l'attente d'un chacun; car cet échange répété de Couriers, cette entrevue, etc., n'ont abouti à rien; en attendant le meilleur esprit règne ici; si l'on peut, dans un

---

[1] Henry Peter Brougham, Baron Brougham and Vaux (1778-1868). L'ouvrage auquel Armfelt fait allusion est vraisemblablement *An inquiry into the state of the Nation at the commencement of the present administration.* 1806.

[2] Friedrich Wilhelm Ludwig von Krusemarck (1767-1822) général prussien, envoyé trois fois à Pétersbourg en 1806 avec des missions diplomatiques.

siècle perverti comme le nôtre, se permettre de nommer ainsi les vertus les plus nobles et les plus sacrées, qu'on savait apprécier dans des tems moins malheureux.

Madame de Norman, qui se trouve maintenant à Pyrmont m'a demandé de Vos nouvelles dans ses dernières lettres; je ne manquerai pas de lui rappeler la haute estime que Vous entretenez d'elle, et qu'elle mérite à tous égards, et Vous prie d'être assuré de ces sentimens d'estime réelle et de considération parfaite avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

Monsieur,
Votre très humble et très Obéissant Serviteur.

Le B^on d'Armfelt.

Sir Francis d'Ivernois,
chez Monsieur Smith, Consul d'Angleterre
à
Gothemburg.

II

Le 31 janvier 1807, le maréchal Mortier avait mis le siège devant Stralsund, dont Armfelt — avec le grade de *général-lieutenant* — commandait l'artillerie volante. Armfelt se distingua entre autres aux combats d'Elmenhorst et de Zarendorf. Dans cette seconde affaire il dut cependant battre en retraite, en laissant un caisson entre les mains des Français.

Stralsund, le 8 Mars 1807.

Monsieur,

Voilà bien longtemps que je suis privé de Vos nouvelles et l'intérêt de ces derniers tems me fait beaucoup regretter que notre correspondance n'ait pas eté plus animée depuis ma réponse à la lettre dont Vous m'avez honoré depuis Gothemburg le 10 Août de l'année dernière.

L'Europe a changé de face depuis Votre départ du Continent, et une force nouvelle se développant insensiblement a donné un tel ressort aux opérations, que l'on peut vraiment se flatter de l'idée agréable de voir dissiper les orages, qui nous ont depuis si longtemps accablés. La Russie prend un nouvel essort, Preussisch Eylau vient de voir enlever 12 drapeaux aux Français et mille prisonniers après un carnage affreux, et la bonne contenance de Benigssen nous prépare bientôt le spectacle amusant de voir se retirer devant nous cette importante armée de Mortier, qui fera mourir quelques Officiers d'impatience à cause de ses longues mesures défensives. Le Maréchal de l'Empire est extrêmement inquiet pour de l'Artillerie de Siège dont il manque presque totalement, et s'il n'en reçoit pas plutôt que les lettres interceptées ne lui en annoncent, et s'il n'obtient pas en même tems des renforts de troupes, il est fort probable qu'il n'aura pas l'occasion de s'en servir contre nous, soit par l'avancement des Russes ou par des sorties vigoureuses d'ici avec les renforts que nous attendons tous les jours.

L'Armée française passa la Peene le 28 Janvier sur la glace et n'avança qu'avec une précaution extrême dans le pays, malgré que nous lui ayons opposés que la faible chaîne d'avant-postes, que lui en imposèrent par leur contenance. Le lieutenant-colonel Stockenström qui les commandait se défendit pas à pas et enleva depuis les remparts de Greifswald plusieurs Officiers ennemis par une fusillade de Chasseurs bien ajustée. Je leur causai beaucoup de mal le lendemain avec l'Artillerie volante avec laquelle je sortis de la place pour soutenir ce petit Corps de troupes dans sa retraite et rentrai dans la place après avoir enfoncé avec quelques Escadrons les Colonnes des ennemis qui avaient cru pouvoir me tourner.

Comment accorder la facilité des ressources du nouveau plan de finances de Lord Henry Petty[1] avec le défaut d'exportation dont Vous me faisiez mention depuis Gothembourg ? Le fond de ses

---

[1] Henri Petty-Fitzmaurice, third Marquis of Landsdowne (1780-1863), alors « chancellor of the exchequer », avait présenté, le 29 janvier 1807, un projet pour financer la guerre.

ressources doit à la vérité être immense et on ne peut que sentir une sorte de confiance dans les mesures à prendre à l'avenir, quand on voit généralement approuvées des mesures de cette nature chez une nation très éclairée en cette matière, quoique l'anéantissement de plusieurs branches de Commerce paraît devoir exiger un examen mûr de la chose.

Le meilleur esprit règne dans notre armée, fruit de la confiance que sa valeur lui a mérité dans différens combats qui ont eu lieu, et je ne doute pas que la saison et les renforts que nous attendons n'amène une compensation pour les maux que nous avons éprouvé jusqu'ici tant par le Climat que par la difficulté des communications. Depuis que j'ai vu de près les invincibles je suis bien plus convaincu que je ne l'ai été, que leurs succès sont dûs *essentiellement* à l'opinion qu'ils avaient abusivement donné de leurs talens comme de leur courage. Un jour viendra encore où la vérité osera se montrer avec toutes les couleurs qui en vivifient l'éclat et ce moment sera le dernier pour la puissance qu'exerce Bonaparte sur le Continent.

Le Général Jodinot, Chef de l'Etat-major de Mortier, occupe la campagne de Niederhoff et parait désirer que Mad^e^ Normann vienne elle-même prendre soin de ses effets. Mad^e^ Normann qui Vous fait dire mille choses, n'est point d'humeur à ce que Vous concevez, Monsieur, de nous quitter pour se rendre à une invitation si honnêtement bourgeoise. Très peu de familles ont encore quitté la place et à moins de regards sur les ruines de nos faux bourgs, nous n'avons que le bruit du cannon de nos remparts qui nous annonce les maux de la guerre. De grâce ne nous oubliez plus et veuillez bien croire aux sentiments d'estime et de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble et très Obéissant Serviteur

LE B^on^ D'ARMFELT.

Stralsund, le 8 Mars 1807.

Sir Francis d'Ivernois.

III

Armfelt, après une campagne malheureuse en Norvège, est tombé en disgrâce. Le roi le révoque de son commandement et l'exile dans ses terres (le domaine d'Åminne en Finlande), le 15 août 1808. Mais Åminne est occupé par les troupes russes, ce qui oblige Armfelt à rester à Nynäs en Suède.

Le 12 décembre 1808 il envoie une lettre au comte Axel Rosen dans laquelle il développe le projet d'une intervention anglaise pour sauver la Suède, alors attaquée de tous ses voisins et obligée de faire face de trois côtés à la fois: vers le Danemark, la Norvège et la Finlande. — En janvier 1809 un mémoire plus complet sur la nécessité d'une intervention anglaise est soumis au duc Charles de Södermanland; Armfelt s'y offre pour aller à Londres et négocier une alliance anglo-suédoise. Le duc Charles soumet ce projet au roi, son frère. Gustaf IV Adolphe s'y intéresse d'abord vivement, mais finit par ne lui donner aucune suite.

A la fin de l'hiver 1809 éclate la révolution; le général Adlersparre, commandant des troupes opposées à la Norvège, marche sur Stockholm; le 13 mars le roi a été arrêté dans son palais et conduit au château de Drottningholm. Le duc Charles de Södermanland — qui bientôt succèdera à son frère sous le nom de Charles XIII — pour récompenser Armfelt de sa participation active au mouvement révolutionnaire — le nomme commandant de l'armée qui opère contre la Norvège. Armfelt se rend à Göteborg, quartier général de cette armée. C'est de là qu'il écrit la lettre suivante:

Gothembourg, ce 6 Septembre 1809.

Monsieur,

C'est à Vennersborg que j'ai reçu la lettre du 1er Août dont vous m'avez honoré, Monsieur, ainsi que le petit écrit, extrêmement intéressant, qui l'accompagnait. On ne saurait en moins de lignes démontrer des plus grandes vérités et dont la pratique serait plus utiles, si on pouvait calculer sur la conviction des gens, dès qu'ils ont cessés d'avoir une opinion à eux. La conduite politique de la Russie, ainsi que les principes de son administration actuelles, sont sans exemples, et il n'est pas difficile de voir quelle sera la fin tragique de toutes les fautes et méprises qui s'accumulent sans interruption dans toutes les branches de ce gouvernement. Il fallait bien moins que cela, dans les tems où nous vivons, pour dissoudre des liens qu'un despotisme incalculable avait trop tendus, avant que l'esprit et l'exemple de la plus atroce des Révolutions étaient parvenus à les ronger. Je me trompe fort si la Russie existe comme

Puissance prépondérante dans deux ans, et si elle possède un seul port sur la Baltique. Mais ces ports existeront et le commerce les rendront toujours intêressants, ainsi les principes qui servent de Baze à vos raisonnements ne subiront pas de changements — au contraire, ils seront dans toutes leurs forces, par l'harmonie des résultats. — Je n'ose pas trop pronostiquer ce que sera la Suède et quel est le sort qui attend cette Nation brave, loyale et généreuse, mais sous un rapport morale bien plus exposée à des mouvements volcaniques, que les peuples du midi ne le sont au physique. En tout cas, si nous restons Nation et si nous voulons être heureux et indépendant, les projets que vous avez formés et qui ont été discutés et ajournés à plus d'une reprise, doivent être mis en exécution.

J'attends avec impatience les exemplaires que vous me chargé de faire distribuer. Vos intentions seront *exactement* et *soigneusement* suivies, et j'aurai bien du plaisir de vous rendre compte de la réussite — je prévois qu'en Russie, où il existe une opposition bien prononcée, on se déchirera pour avoir cette brochure, mais peut-être y aura-t-il moyen d'y suppléer.

J'avoue, Monsieur, que votre long Silence m'avait fait croire que vous n'étiez pas en Angleterre et que vous aviez fait quelqu'une de ses courses éloignées dont nous parlâmes parfois. Voilà pourquoi je n'ai pas donné à mes fils des lettres, mais je lui ai bien expliqué qu'il fallait s'informer de votre séjour actuel, et ne pas manquer l'occasion de me rappeller à votre souvenir. Si ces jeunes gens ont tardé un peu trop à remplir à cet égard mon dessin, il ne faut pas croir que j'oublie jamais des personnes qui savent captiver comme Vous, Monsieur, tous les genres d'intérêt et de sentimens.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus haute et la plus distinguée

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant Serviteur.

Le B^on^ d'Armfelt.

à Monsieur

Monsieur Francis d'Ivernois

11, Thayes Street,

Manchester Square.

IV

A l'insu du gouvernement suédois, Armfelt avait entrepris des négociations avec Fr. J. Kaas, le ministre d'Etat du Danemark. Charles, pour l'en punir, lui enleva son commandement (septembre 1809). Armfelt, furieux, démissionna de toutes ses fonctions. A en croire Tegnér[1] il voulait, pour tout jamais, quitter la Suède et se fixer en Suisse, l'idée de rester en Finlande, sous la domination russe lui étant insupportable, malgré la conclusion de la paix. La lettre suivante — écrite il est vrai une demi-année après la disgrâce — semble indiquer des projets très différents.

Stockholm, ce 30 Mars 1810.

Monsieur,

Mon fils ainé m'a remis la lettre du 11 fév. que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, ainsi qu'un paquet avec la troisième édition de votre excellent ouvrage. Les Exemplaires sont déjà en marche depuis 10 jours, aussi bien pour la Finlande que pour la Russie, et malgré la rage de Mr. de Romanzoff[2], on savoure avec délices tant à Pétersbourg qu'à Moskau les vérités qui prouvent l'ineptie de son système infernal par lequel il prépare à grands pas la ruine de la Russie.

Le Général Souchtelen[3] qui est ici, et ceux qui l'accompagnent, ne s'en cachent pas, et le ton, comme l'opinion publique des Russes sont tellement contraire à ce qui se passe chez eux, qu'on ne sait trop que penser de ce qui peut en résulter pour l'avenir. M. de Romanzoff ayant appris que c'est par moi que la Princesse Dolgoroucki, le Comte Schouvaloff et d'autres, avaient reçu la Brochure en question, m'a fait enlever la pension de l'ordre de St. André que j'avais reçu de Paul Ier, avec 18 autres chevaliers, les plus aimés de l'ordre, et cela avec un effet réoactif pour les 3 années

---

[1] O. c. t. III, p. 207.

[2] Nicolaj Petrovitch, comte Romanzoff (Roumianzoff), 1754-1826, alors ministre des affaires étrangères en Russie.

[3] P. de Suchtelen, général et diplomate russe, longtemps ministre de Russie à Stockholm.

que je n'ai pas été payé — et non contant de cette basse vangeance il a fait vendre comme bien de la Couronne un Domaine que j'avais en Finlande[1], N. B. que c'est la seule qui a été vendue ou réclamée depuis la domination des Russes. Je suis curieux de voir ce qu'il fera de ma personne, quand sous peu je vais à Petersbourg réclamer mes droits et faire valoir mes justes prétentions[2]... J'avoue que je compte un peu sur la probabilité qu'Alexandre verra, ou sentira, le danger de sa position, ainsi que l'abime qu'on creuse sous ses pieds, en paralysant de plus en plus tous les moyens et ressources de la Russie. Bonaparte, moins intéressé à le cajoller et à flatter son amour propre dans ce moment, comme son égale en Puissance et en droit, aidera plus qu'on ne pense à lui désiller les yeux, surtout si l'imprudence des Polonois, précipite les mesures, que la France prépare de longue main dans ces contrées. Comme Suédois, je ne peux que jouir de tous les maux qui affligeront un jour la Russie, mais l'incertitude qui existe dans toutes combinaisons, soit morales, soit politiques, m'ôte toute espérance de bonheur et ne me présente ce tableau que sous un seul point de vue, qui est celui de l'esclavage générale et une dépendance absolue des caprices d'un seul, également dangereuse pour celui qui occupe le Trône de Pierre Ier, que pour celui qui se cache dans la Cabane de Hoffer[3].

Au milieu de toutes ces Réflexions sinistres ou s'accroche cependant à tout ce qui donne encore quelques idées d'un caractère nationale et d'un esprit public : en jettant les yeux sur cette Isle que vous habitez, on ose réspirer et malgré toutes les défaites de ces courageux Espagnols on se laisse aller à cette douce ésperance que les peuples sauront un jour mieux venger leur avilissement et secouer leur chaînes, que les Souverains et leurs Ministres imbé-

---

[1] Le domaine de Mustiala, dont Armfelt avait l'usufruit en sa qualité de colonel des dragons de Nyland.

[2] Lors de l'occupation de la Finlande, Armfelt avait été mis devant l'alternative ou de devenir russe et de garder ses biens, ou de rester suédois et de les voir confisqués. Armfelt avait opté pour la Suède, tout en engageant des négociations à Saint-Pétersbourg pour pouvoir conserver ses domaines.

[3] Allusion à Andreas Hofer, chef des Tyroliens insurgés, arrêté dans une cabane du Farteis par des troupes italiennes, le 27 janvier 1810, et fusillé à Mantoue le 20 février de la même année.

ciles n'ont sçus s'en garantir. — L'Allemagne a les yeux fixée sur l'Espagne et si ce Pays ne devient qu'une seconde Vandée, rien n'est encore perdu. — Mais il faut nourrir ces sentiments d'héroïsmes et d'indépendance par tous les moyens moraux qui sont dans notre pouvoir; jusqu'à ce que le moment arrive où il est de saison d'en développer des plus palpables. — Je n'ai pas pu exécuter encore vos ordres en faisant parvenir, à toutes les personnes indiquées, Votre ouvrage; toutes en sont pas dignes non plus d'en avoir part. — On n'aime pas à voir clair et ce n'est que dans les ténèbres qu'on voudrait trouver la voye d'un salut ou d'un bien être imaginaire.

J'ai trouvé nécessaire de *mettre la puce à l'oreille à la Cour de Petersbourg* et j'ai donné une copie au General Souchtelen de cette partie de votre lettre où il est question des dangers qu'elle court pour son Commerce si elle persiste dans son système actuel. —

Je suis très content de mon fils ainé et des bons principes qu'il a suçé en Angleterre; honorés le Cadet de vos bonté, de quelques conseils, et dirigez un peu les projets de l'abbé[1] pour son instruction — comme je veux en faire un diplomâte, il est de toute nécessité de donner une bonne direction à son esprit et ce genre de développement à son imagination ardente, qui le préserve de faire fausse routte, par une passion quelconque.

Si en m'écrivant sous l'adresse de Messieurs Tottie et Arfwidson[2] à Stockholm vous voulez me donner de vos nouvelles intéressantes, mon voyage à Pétersbourg n'interompera pas notre correspondance et je trouverai peut-être moyens de vous donner quelques avis sur ce pays-là, qui ne manqueront pas d'intéret.

C'est avec la plus parfaite considération que j'ai l'honneur d'être

Monsieur,

Votre très humble et très Obéissant serviteur,

Le B^on^ d'Armfelt.

---

[1] L'abbé Pierrard, précepteur des fils d'Armfelt.

[2] Probablement K. Arfwidsson, conseiller de commerce et banquier à Stockholm.

V[1]

En mai 1810, Armfelt va en Finlande et de là à Pétersbourg.

Ce voyage, jusqu'à ce jour, est resté assez énigmatique. En Suède on croyait alors qu'il avait pour but des démarches en faveur d'une restauration des Vasas. Tegnér affirme que c'était pour conserver ses propriétés finlandaises et pour faire de l'espionnage. En effet, son vieil ami Antraigues lui avait demandé de renseigner le gouvernement anglais sur la situation à St-Pétersbourg, et l'on connaît une longue lettre d'Armfelt à Antraigues, dans laquelle il raconte entre autres que les officiers de la garde russe méditent de déposer Alexandre Ier et de donner la couronne à la grande-duchesse Catherine, sœur du tzar et femme du prince d'Oldenbourg[2].

A Pétersbourg, Armfelt est très froidement reçu. Le tsar ne lui accorde une audience qu'au bout de deux semaines d'attente, et ce n'est que par l'intermédiaire du comte Speranski, du Ministère de la Justice, qu'il réussit à lui soumettre un mémoire sur les affaires finlandaises. En revanche il est fort bien reçu par la grande-duchesse Catherine.

Voyant le peu de succès de ses démarches, Armfelt décide de se retirer définitivement dans son cher domaine d'Åminne. Il quitte la Russie et rentre en Finlande. Pour liquider définitivement ses affaires en Suède, il va à Stockholm en septembre 1810. C'est de là qu'il écrit la lettre suivante:

Stockholm, ce 8 Octobre 1810.

Monsieur,

Je commence à craindre qu'une lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser de Saint-Petersbourg, à la fin du mois de Juin, ne vous est parvenue. — Le mal n'en seroit pas grand,

---

[1] Dans les papiers de d'Ivernois (carton I, pièce 11) se trouvent quatre pages écrites de sa main, intitulées *Note curieuse sur le Baron d'..... et sur la Russie.* En voilà le contenu:

« Peu de semaines après son arrivée à Pétersbourg, en juin dernier, le Baron d'..... m'écrivit qu'il avait complètement échoué dans ses plans, que Romanzoff ne lui avait permis de voir l'Empereur qu'en sa présence, que tout ce qu'il en avait obtenu était de fixer ses regards sur le malheureux état de la Finlande et qu'il désespérait de faire changer le système politique de ce cabinet.

« A son retour à Stockholm, il m'adresse la lettre suivante où il cite (comme en passant) son désir et son besoin de lettres de crédit pour quitter la Suède. »

Suit le texte de la lettre V.

[2] Cf. o. c. III, p. 235.

car excepté quelques notions sur la Russie, elle ne contenoit rien qui puisse nous compromettre l'un et l'autre. — Je suis de retour dans ce pays ci depuis 15 jours et je n'attends que ma demission de tout service, pour aller à la campagne passer quelques mois — non seulement isolé, au milieu de mes anciens compatriotes et Cammerades, il me paroît encore que j'ai survecu à tout ce qui nous attache à notre propre existence et à celle de la Patrie..... Le 20 de ce mois le Marechal Bernadotte fera son entrée dans cette Capitale.

J'ai très mal terminé mes propres affaires en Russie, car on n'y a ni argent, ni Crédit et par dessus cela une envie démésurée de traîner tout en longueur. — Quant à la Finlande, on a daigné prendre à cœur les doléances de ses habitans que j'ai porté aux pieds du Throne et cela suffit pour me consoler de ce que ce voyage m'a coutté d'argent et d'ennuïe.

J'ai aussi bien vûe de três près la maniere dont on fait les affaires importantes de ce Pays là et je n'ai pa eu de peines à concevoir, qu'avec des ressources énormes, cet Empire s'écroule pour ainsi dire, sans avoir subi quelque violante secousse. L'armée n'est pas en si mauvais état qu'on le dit, les Arsenaux sont bien garnis et malgré la guerre de Turquie on tient les Regiments au complêt. Mais excepté Kaminsky (qui est un bon général) il n'y a que des hommes mediocres ou incapables de tout commandement, *à commencer d'en haut.* — Dans la famille imperiale le sort a cependant fait naître une Princesse qui ne cedera à Catherine II rien de la magie avec laquelle Elle opera tant de choses étonnantes avec des Russes, et certes Elle la surpassera en vertu et en principes. — C'est aussi l'idole de la Nation, et au nom de la Grande Duchesse Catherine, tout Russe s'agenouille. Cette femme jouera un grand rôle, si le Regime que Collincourt leur a prescrit dans ce Pays là ne précipite pas trop la dissolution de tout. La haine contre Bonaparte est si générale, si religieuse et si vive, qu'aucun Paysan ni Goujat peut entendre prononcer ce nom sans y ajouter *Bjernamatt*, qui est de tous les jurons le plus vilain — et on n'exagère pas en disant, qu'excepté l'Empereur, Romanzoff, Asackchieff et quelques Cour-

tisans aux gages de Collincourt, il n'y a pas un être qui ne ferroit des sacrifices réels pour sécouer le joug honteux qui leur est imposé.

Un grand procès que je viens d'avoir en Allemagne me forcera peut-être d'y aller, (si NB. je trouve encore assez de crédit dans ce pays pour avoir les lettres de Crédit necessaires). — Ce voyage auroit pour moi un interêt Majeur, si je connoissois au juste, comment les affaires d'Espagne vont, et si cette Nation génereuse a quelque espoir d'être délivrée de la Tyrannie françoise. — Daignez, Monsieur, me donner quelques renseignements à cet égard, et remettre la lettre à mon fils, qui en prendra soin. — Ma persuasion intime est, que si l'Espagne est subjugué, celui qui n'est pas Anglois ni assez riche pour vivre en Angleterre, et qui ne veut pas exister Esclave de Bonaparte, n'a d'autre ressource que de se bruler la cervelle.

C'est avec la plus haute considération que j'ai l'honneur d'être
Monsieur

Votre très humble et très obéissant
serviteur Le B[on] d'ARMFELT[1].

A Monsieur
Monsieur Francis d'Ivernois
à Londres.

---

[1] La note d'Ivernois, après la reproduction de cette lettre, continue:

« Peu de jours après, cette lettre a été suivie d'une autre, adressée ici au gouverneur de son fils pour m'être communiquée, lettre où le Baron annonce avoir repris de grandes espérances sur la possibilité d'opérer une révolution ministérielle en Russie, et me fait consulter sur les moyens de se procurer ici, chez quelques banquiers, un emprunt hypothéqué sur ses biens en Finlande.

« Quoique je soie assez porté à envisager cette tournure comme un moyen de sonder si le Gouvernement Britannique se soucierait de ses services, je me suis bien gardé de rien dire au gouverneur de son fils, et ayant une occasion immédiate et sure pour lui répondre directement, je lui ai adressé, le 5 novembre, les lignes suivantes qui lui feront suffisamment comprendre que je n'avais pris langue avec personne et que je lui écrivais de mon chef:

« Quant au voyageur pour lequel vous désireriez l'intervention d'une Ban-
« que de ce pays, je dois vous avouer avec un vif regret que dans les circons-
« tances actuelles la chose ne me parait guère possible à tenter. Mais je n'en
« garantirais pas l'impossibilité, s'il s'agissait pour lui de retourner dans le pays
« qu'il vient de quitter, et que la grande entreprise commerciale qu'il avait en

VI

Le 11 octobre 1810, Armfelt avait reçu la déclaration qu'il n'était plus sujet suédois. Le 20 octobre de la même année il fit des démarches en Russie pour devenir citoyen finlandais et pour conserver ses possessions. en Finlande L'empereur Alexandre lui accorda gracieusement ses demandes.

Quoique devenu ainsi un étranger à la Suède, il passa à Stockholm l'hiver de 1810 à 1811, et se fit présenter à Bernadotte dès l'arrivée du nouvel « héritier du trône ». Celui-ci l'accueillit avec grande amabilité. Mais bientôt la passion d'Armfelt pour les intrigues et ses critiques des affaires suédoises le firent tomber en disgrâce. Le 29 mars 1811, Bernanotte lui intima l'ordre de quitter sans retard le territoire suédois.

Armfelt se retira à Åminne; il y écrivit la lettre suivante :

Åminne en Finlande ce 22 août 1811.

Monsieur

Il n'y a que dix jours que j'ai eu le plaisir de recevoir la letttre du 18 juin que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Celle qu'il vous a plus, Monsieur, de m'écrire il y a huit mois ne m'est jamais parvenu. J'en suis bien faché sous tous les rapports, car l'incertitude dans laquelle j'ai été sur les moyens de

---

« vue parût d'un succès aussi probable qu'il le croyait desespéré lorsqu'il y a « séjourné. »

« Ce billet, qui lui sera remis en mains propres, a croisé une autre lettre que vient de recevoir le gouverneur de son fils pour me communiquer qu'il a *obtenu la démission de toutes ses places et de toutes ses charges, qu'il est libre de faire ce qui convient à ses principes et à ses affaires, et qu'il soupire d'autant plus après le moment de son départ, qu'il ne peut plus sortir sans être armé, ni sans armer ceux de ses gens qui ont sa confiance. Je désire surtout,* ajoute-t-il, *des nouvelles positives de l'Espagne et du Portugal, pour les transmettre en Russie où ces événements sont attendus comme un* ARRÊT DE VIE OU DE MORT. *On commence à y ouvrir les yeux. Mais la* PEUR *y est si bien établie qu'il est impossible de la chasser à moins d'en faire naître une plus grande ou des probabilités de succès.*

« Il semblerait d'après cela, que le Baron d'..... serait assez disposé à aller se fixer à Pétersbourg et qu'il n'est retenu que par des difficultés d'argent. » *

* Unique en son genre dans les papiers de d'Ivernois, et d'autant plus singulière qu'il avait conservé la principale lettre dont il donne la copie *in-extenso*, cette note semble être le brouillon d'une communication faite au gouvernement anglais. Elle ne s'explique pas autrement.

communication entre nous m'a bien souvent contrarié. Les papiers publics qui se sont occupés de moi depuis le changement de Dynastie en Suède, n'ont eues pour but que d'embrouiller la vérité en disant des bêtises. Le gouvernement françois si affairé d'ailleurs, n'a pas dédaigné de me nuire et si le B[on] d'Alquier[1] n'étoit pas un agent très avare et mesquin, j'aurois peut être eu le sort du malheureux Comte de Fersen[2] — il faut avouer que le grand Bonaparte est bien petit dans ses haines particulières et que ses Elèves sont gauches dès qu'ils n'ont pas l'ordre exprès d'assassiner ou de voler l'argent ou la réputation des gens.

Les nouvelles que vous avez la bonté de me donner, Monsieur, de mon fils, m'enchantent — j'ai laissé à l'abbé, il y a longtemps, pleine liberté d'aller en Ecosse achever son Education, bien persuadé que cela est le mieux. Mais come il y a mille difficultés et pour les lettres et pour les lettres de change, il est possible que ces circonstances particulières l'ont retardées pour le moment.

Mon fils ainé[3], auquel vous avez bien voulu prendre quelque interet, vient d'être placé à l'Etat Major de l'Empereur, il faut donc encore sa permission pour aller servir dans l'Etranger, si même j'eus le bonheur d'obtenir la protection du Gouvernement Anglais, pour qu'il fut placé dans l'armée Espagnole ou Portugaise. Si on tarde encore longtemps à faire la guerre ici, mon fils quittera, ou aura la permission d'aller servir la cause la plus honorable qui aït jamais existé, et j'espère par vos bontés qu'on lui ferra avoir quelque place de Gallopin auprès d'un Général quelconque en activité. Sa conduite Militaire et la Destinée ferront le reste.

---

[1] Charles-Jean-Marie, baron d'Alquier, 1752-1826, ministre plénipotentiare de la France à Stockholm de 1810 à 1811. C'est surtout lui qui réussit à discréditer Armfelt auprès de Bernadotte.

[2] Jean-Axel, comte de Fersen — l'ami de Marie-Antoinette — avait été assassiné, le 20 juin 1810, par la populace de Stockholm, qui l'accusait d'avoir empoisonné le prince héritier Charles-Auguste d'Augustembourg.

[3] Gustaf Magnus Armfelt; il sera plus tard général russe et gouverneur de la province finlandaise de Nyland.

La prise de Tarragone[1] nous a bien alarmée, cependant il faut espérer que ce préstige d'invincibilité qui préparait la victoire aux françois est détruit à jamais. Si on pouvait en dire autant du pouvoir Magique dont se sert Bonaparte pour enchaîner la volonté et même les talens des souverains, l'affranchissement du continent ne seroit pas éloigné!

Je recevrais et soignerois avec un plaisir infini l'envoi que vous me ferez. Rien n'est plus utile que ces flambeaux qui arrivent au milieu des tenèbres — surtout comme ces derniers sont formés par des mensonges et des fanfaronnades si maladroits, qu'un trait de lumière suffit pour les anéantir. — Au reste, le public de tous les pays, notamment l'Allemagne et la Russie, est susceptible et digne de la consolation de voir qu'un simple instinct chez lui a plus de mérite que tous les efforts réunis de bêtises, bassesses et faussetés dont on l'alimente.

Il y a bien tôt deux mois que je quittois Petersbourg — je pourrois donc Vous en parler avec connoissance de cause, et peut être me ferroi-je cependant que vous repeter ce que vous savez déjà. En tous cas ce Pays là est trop interressant pour qu'on n'y fixe pas l'attention de tout homme qui ose encore penser qu'il existe encore des moyen pour sauver le continent de l'Esclavage infâme qui pèse sur lui. —

L'esprit public en Russie est peut être meilleur que dans aucun pays de la terre ferme; on a en horreur les françois du jour et leur chef. On se regarde humilié et ruiné par son alliance et les deux hommes en place qui sont connus pour être adonnés au Système actuel — Mr. de Romanzoff et Mr. Arakchieff[2] — sont en exécration. L'Empereur lui-même, bien plus clair-voyant qu'on ne le pense, voit parfaitement tout le danger de sa position, mais sa méfiance en lui-même, en ses moyens en général, à tout le monde enfin, paralyse toutes ses résolu-

[1] Suchet, qui le 4 mai 1811, avait mis le siège devant Tarragone, prit cette ville le 28 juin de la même année; il y fit 9700 prisonniers et prit 384 canons. Cette victoire prépara la prise de Valence par les Français.

[2] Alexis-Andréjevitch comte d'Araktchejeff, 1769-1834, général et membre du Conseil d'Etat.

tions d'un instant à l'autre. — Cependant il a *bien* et *très bien* organisé son armée, et outre les divisions qui se trouvent dans la Capitale, en Finlande, en Turquie, ou contre les Turcs, sur le Caucase et les frontières de la Perse, il y a 19 Divisions de Trouppes réglées en Polognes, munis de tous leurs besoins, et dont les reserves, le recrutement et les depôts sont parfaitement en ordre. Je puis affirmér la verité de ceci, ayant pris des informations exactes sur cet objet, après que l'Empereur m'avoit montré le Tableau de son Etat Militaire. Il faut observer que chaque Division consiste de 15 000 hommes armés. Cette armée de Pologne n'est pas une plaisanterie quand on sait en tirer parti. Les finances et la guerre contre les Turcs sont des cançers qui rongent invisiblement la Russie dans ce moment-ci; le rétablissement du commerce retireroit ces punaises, mais, sans avoir la paix avec les Turcs et les Perses, on ne se croit pas en force pour soutenir une démarche comme celle d'ouvrir ses Ports au commerce. On a fait tout pour s'arranger avec les Turcs, il y a 6 semaines, mais à mesure que le General Kutusoff, qui avoit des instructions secrettes de l'Empereur, se relachoit sur les pretentions, les Turcs les augmentèrent. On y a clairement réconnu l'amitié de Bonaparte, mais cela ne sert qu'à augmenter la méfiance, sans hâter les mésures efficaces qu'exigeroient des procedés pareils.

L'espèce de guerre qui existe entre l'Angleterre et la Russie n'avoit pas la forme d'une guerre avant que les Barcasses des Anglois ont jugé apropos de ruiner les habitans de cette pauvre Finlande, qui font un petit commerce sur la Suède avec des bois, de la betail, du beurre, etc, etc. Les paysans qui font ce commerce ont été traités comme s'ils étoient tous des Romanzoffs, et pis encore, puisque c'est la première fois que j'ai vûs des Anglois faire du mal pour le plaisir de le faire, en jettant à la mer les objets dont ils ne pouvoient pas se servir. — Les pauvres finois qui jusqu'ici avoient imaginés qu'il n'y avoit que le Russe et le François de mechant, sont bien étonnés de voir la Nation réconnue la plus généreuse agir comme des Barbares, et avec qui? — Quelques milliers de Liv. St. sont cependant tout l'avan-

tage qui en resulte pour les Marins quoique la perte du pauvre monde est double. — Mais laissons là ces particularités pour venir à une réflexions que doit faire tout homme qui jette les yeux sur l'avenir. — Est-il de l'interet de l'Angleterre que cette querelle continue et que la Russie s'affoiblit? Je crois que non — car cette Puissance est sur le continent la seule qui puisse balancer le pouvoir de la France et qui est en même temps trop éloignée pour que son influence politique en tems de paix puisse nuïre à la préponderance qu'aquieroit l'Angleterre, si Bonaparte ou son échaffaudage s'écroulent. Il faut donc que l'Angleterre songe à procurer à la Russie la paix avec les Turcs, et que sans se concerter avec Elle, cette première travaille à ruiner le crédit de la France et ses intrigues à Constantinople sur ce point. Il n'est pàs nécessaire de détailler les effets politiques et moraux d'une réussite, car l'impulsion générale que cela donneroit en Russie, l'emporteroit sur toutes les considerations du moment..... et cela avec une violence que l'on n'oseroit pas resister. Je puis me tromper en beaucoup de choses, mais après la connaissance que j'ai de ce Pays là — la paix avec les Turcs est certes le premier pas vers une guerre à mort avec la France, puisque en adoptant alors un plan très differant de celui ou de ceux qui ont été suivis jusqu'ici.....

Ce 16 Spt. Après que cette lettre avoit longtems restée sans qu'aucune occasion se presenta pour la faire partir, le chevalier Novarro, homme du plus grand mérite, qui a resté plusieurs années à Petersbourg, arrive ici me voir dans ma retraitte en passant ce Pays ci et la Suède pour se rendre en Angleterre. C'est une personne dont les principes purs égales le talent et que je vous recommande. Je lui ai confié un papier fort important, en lui priant de vous en faire part et d'en donner connaissance aux Ministres, si on a envie de voir un peu jusqu'où j'ai réussi d'arriver avec certaines Personnes. On a bien prits, bien goutés ce projet et j'écris *qu'en cas de besoin il sera suivi* — Je ne puis vous en dire d'avantage, laissant à Mr. de Novarro le soin d'expliquer ce qu'il y a d'énigmatique dans

cette apostille. — Je suis fortement appellé dans ce moment à Petersbourg, je n'en augure rien d'essentiel, à moins qu'on ne parvienne à faire la paix avec les Turcs.

Recevez l'hommage de tous mes sentimens les plus vrais et les plus distingués.

Le B[on] D'ARMFELT.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22385 2309